

● PORTRAIT

Je ne serais pas arrivé là si

Patrice Senécal



« Au-delà du journalisme, on est aussi des humains. »

Correspondant à Varsovie en Pologne depuis 2020, Patrice Senécal écrit pour des médias francophones comme Le Devoir, Le Soir ou Libération. Le journaliste québécois indépendant couvre également l'actualité en Hongrie, Serbie, Moldavie, Bosnie-Herzégovine et au Bélarus.

● PORTRAIT

Je ne serais pas arrivé là si

Je ne serais pas arrivé là si...

Si je n'avais pas fait un voyage en Pologne il y a 7 ans avec mon ami Thomas. On est parti un peu sur un coup de tête. De Berlin, on est arrivé directement à Bialowieza, la forêt primaire. C'était notre première destination.

Comment vous est venue l'idée de vous rendre dans cette forêt ?

Je viens du Québec, donc les grands espaces verts ce n'est pas quelque chose d'étranger pour moi. Avec mon ami Thomas, on était allé dans un bar à Montréal, le Bily Kun, cheval blanc en tchèque. Il y avait des alcools d'Europe centrale et notamment de Pologne. Dans une des bouteilles de vodka, il y avait une sorte de tige qui venait de la forêt de Bialowieza. Cela nous a fasciné qu'elle vienne de la dernière forêt vierge et on s'est penché sur le sujet. C'est la dernière forêt primaire de basse altitude en Europe. Pourquoi ne pas s'y rendre ?

Et vous y êtes resté...

La Pologne est un pays qui m'intéressait déjà avec tous les chamboulements socio-politiques. Après ce voyage, je me suis rendu en Hongrie pour faire des reportages comme pigiste en 2018. Cela m'a amené à travailler avec des journalistes correspondants sur place, à Budapest.

Mais vous n'avez pas fait d'études de journalisme ?

Au Cégep [entre le secondaire et l'université], j'ai fait un parcours en bioécologie, puis des études à l'université en sciences politiques. J'écrivais pour le journal universitaire et c'est à ce moment-là que je me suis rendu compte de mon attrait pour le journalisme. Mais le discours ambiant sur le journalisme en crise, les revenus publicitaires des médias en berne, peu d'emploi... Cela m'a découragé de m'engager dans ce métier.

Sans regret ?

Aucun. Au contraire, avoir un autre parcours amène un regard différent et une autre grille d'analyse. On acquiert les codes du journalisme sur le terrain. Il faut s'entourer et se construire un réseau.

Et vous avez retrouvé la voie du journalisme...

Au fil de mes études, je suis parti en Europe centrale l'été pour écrire des piges. C'est comme ça que j'ai développé ma fibre journalistique. Je me suis naturellement redirigé vers le journalisme.

Retour aux sources et à la forêt de Bialowieza ?

J'y suis retourné en 2019 faire des reportages pour Le Devoir, Reporterre... C'est une forêt magique, mais avec son lot de souffrances dû à la crise à la frontière polono-bélarusse orchestrée par le régime de Loukachenko. C'est un piège mortel pour les migrants.

Comment raconter la dictature de Loukachenko au Bélarus ?

On suit la situation comme on peut, depuis la Pologne, auprès des dissidents exilés ou des quelques sources sur place. Raconter les conséquences de l'exil est important. J'ai rencontré la journaliste bélarusse Daria Tchoultsova sortie de prison en septembre, condamnée à deux ans pour avoir filmé une manifestation à Minsk en 2020. C'est une rencontre qui m'a marqué. Faire ce que je fais au Bélarus est considéré comme un acte d'extrémisme.

Et comment relater la démocratie en Europe centrale ?

En Pologne, le gouvernement conservateur est accusé de saboter les contre-pouvoirs démocratiques.

● **PORTRAIT**

Je ne serais pas arrivé là si



Je parle des juges qui continuent à vouloir faire respecter l'État de droit et du combat des femmes polonaises pour leur droit à l'avortement en péril.

D'où l'importance d'écrire des reportages incarnés ?

Essayer de faire sentir la rencontre apportée de la couleur au reportage. Avec les associations féministes vers lesquelles nombre de Polonaises se sont tournées pour avorter par exemple. Une militante a interrompu notre interview pour prendre au téléphone une femme envisageant de se suicider. C'est aussi ma valeur ajoutée en tant que journaliste correspondant. Le côté terrain est très important pour saisir la réalité d'un pays et des gens au cœur d'un événement.

Mais cela reste des sujets durs à écrire...

Il faut essayer de faire une coupure avec ces sujets. En Bosnie-Herzégovine, les questions de l'après-guerre sont des sujets sensibles qui peuvent venir te chercher en tant que journaliste. Au-delà du journalisme, on est aussi des humains. En février 2022, j'étais parmi les premiers journalistes sur place quand les trains d'Ukraine sont arrivés avec les réfugiés. C'est assez impressionnant de voir tout ce déluge de souffrance humaine. Ça peut être difficile parfois de raconter ces sujets dont nous sommes les témoins privilégiés.

Lucie Campoy